

Humour sacrilège



Photo: Pierre Charbonneau Hugo Giroux dans «Les ossements du Connemara».

Marie Labrecque

Collaboratrice

16 novembre 2016 Critique
Théâtre

Après son jouissif *L'Ouest solitaire* présenté en 2013, le Théâtre Bistouri retourne dans l'Irlande folklorique et inventée, trempée dans l'humour bien noir de Martin McDonagh. Deuxième partie de la *Trilogie de Leenane*, *Les ossements du Connemara* tourne autour d'une occupation pour le moins singulière : déterreur de cadavres. Mick (Hugo Giroux, imposant) est en effet chargé de faire de la place dans le cimetière encombré de sa paroisse. Ce qui signifie, ce jour-là, de devoir déplacer le corps de sa propre femme, morte dans l'automobile qu'il conduisait ivre. Un décès qui, sept ans plus tard, alimente toujours les soupçons d'un policier (Pierre-Luc Brillant) se fantasmant en Colombo. Était-ce vraiment un accident ?

Le dramaturge irlandais a pris son temps pour installer son intrigue — plutôt mince —, qui démarre lentement. Il semble surtout s'affairer à peindre un univers présentant, sous l'humour, un fond désespéré, violent, et ultimement désœuvré. Ses personnages boivent (beaucoup) et entretiennent des conversations à la fois triviales et absurdes. Par exemple, est-il pire de mourir noyé dans son urine ou de s'étouffer dans ses vomissures ?

La pièce n'a pas la force cruelle ou la profondeur tragique de celle qui avait amorcé la trilogie, il y a exactement vingt ans : *La reine de beauté de Leenane*. Mais les comédiens y trouvent des personnages assez cocasses, aux dialogues parfois savoureux. Tels la grand-mère ratoureuse campée par Danielle Proulx (en remplacement de Micheline Lanctôt qui avait dû se désister en raison d'un conflit d'horaire) ou le petit-fils volubile et pas trop futé, incarné avec conviction par Marc-André Thibault. Le metteur en scène Sébastien Gauthier a su donner une dimension incarnée à ce monde-là, rendu sur la scène du Prospero dans une ambiance sombre et sinistre appropriée. La scénographie impressionnante de Jessica Hart divise ainsi l'espace en deux : une pièce dominée par un immense foyer et la montagne de terre formant le cimetière.

Surtout, *Les ossements du Connemara* débouche sur une scène tout à fait jubilatoire, dans son caractère exutoire face à la mort. Un geste transgressif qui s'accomplit sous une image de Jésus-Christ. Dans cet environnement où la religion est à la fois omniprésente dans les discussions (bien qu'on ne voie jamais le personnage du prêtre) et impotente devant les actes de ses fidèles, disons que le rituel de l'enterrement est soumis à un traitement franchement irrévérencieux. Sans vendre le punch, on n'avait probablement pas vu, depuis *Hamlet*, une utilisation aussi marquante de crânes humains au théâtre...